

Toutes les saisons sont mes saisons préférées, et ce bien entendu, pour des motifs qui n'ont rien à voir les uns avec les autres. Les feuilles jaunissantes d'Octobre m'émeuvent tout autant que les crocus printaniers, la neige de Décembre et les blés de Juillet m'éblouissent pareillement.

Dans le film « *Ma saison préférée* », au début, il y a une chanson.

*C'est une chanson pleine de trappeurs, de banquise et de neige, de traîneaux et de chiens.*

*Une chanson d'enfant. C'est une chanson d'enfant.*

*A travers la campagne jaune et verte ils chantent cruellement à leur mère qui va bientôt en manquer, cette chanson qui parle de liberté, d'espace. Et de joie de vivre.*

*C'est une chanson comme une de celles que tous les frères et sœurs du monde ont en commun.*



La chanson que mon frère et moi avons en commun dit les péripéties d'une baleine qui tourne qui vire dans son joli p'tit navire...

Pour l'avoir chantée à mes neveux pas plus tard que la veille, je l'ai dans la tête.

Je la fredonne silencieusement, en cette journée...

...une journée comme je les aime. Limpide, claire et chaude. Soleil de plomb qui vous happe, ciel immobile, chape de bleu, et des oiseaux alourdis par la chaleur, des abeilles et des guêpes aussi. Une de ces journées qui donnent envie d'éternité. N'ayant dans ma valise que trois T. shirts, deux jeans, une veste à peu près potable et une paire de sandales avachies, j'ai dû en urgence acheter des chaussures. Les jeans et le T. shirt n'avaient pas d'importance, mais mon père ne supportait pas qu'on ait aux pieds n'importe quoi. Il portait toujours des chaussures impeccables, veillait à ce que ma mère fasse de même et une de ses prédictions favorites :

— après ma disparition, il ne s'usera pas beaucoup de cirage dans cette maison !

s'est révélée parfaitement exacte.

Cette journée chaude, claire et limpide est celle du deux Août 1997, (ou était-ce le premier Août. J'ai oublié la date exacte) je marche écrasée de chaleur, dans un cimetière sans arbres, sans verdure, derrière le cercueil de mon père.

*Dans Indochine, ce superbe mélo qui se passe en Indochine, elle est sous la pluie, abritée sous un grand parapluie noir, qu'un serviteur tient pour elle. Ce sont des trombes d'eau très violentes, comme celles qui m'ont surprise une ou deux fois en Polynésie, de ces pluies qui vous frappent comme des coups.*

*Elle est vêtue légèrement. Malgré la pluie, elle ne porte pas d'imperméable, seulement une veste légère.*

*Elle est l'image même du désir. Du désir pour cet homme, cet homme à la bouche indécise d'un très jeune homme. Et ce désir qu'elle projette la rend, elle, infiniment désirable.*

*Tout au long de ce film on a envie d'elle, à cause de ce regard égaré qu'elle promène sur son destin qui se lézarde et se casse.*

*Peu après, il y a une image très belle, quand elle pose la main sur l'épaule de son chauffeur pour lui demander de sortir de la voiture. C'est un geste très doux. Une supplique.*

*Un geste que j'aimerais avoir l'occasion de faire un jour.*

Dans ma poche pèsent trois tomates. Mon père, ancien marin, était proche de la terre, elle était proche de lui. Tout lui réussissait quand il s'agissait de planter, semer, bouturer, greffer. Moi qui ne bénéficie pas, hélas de cette osmose, mais du même amour de la terre, j'écoutais ses directives religieusement, l'appelais téléphoniquement à la rescousse, dès qu'une bouture pointait le bout de ses feuilles, pour qu'il me dise quels soins postnataux lui prodiguer ! Malgré cela, je n'obtenais que des fleurs maigrettes, des salades faméliques, des carottes rachitiques.

Sauf les tomates. A le regarder pincer, effeuiller, arroser, à suivre ses conseils à la lettre, j'étais parvenue, sans trop de mal, à récolter des tomates superbes, petites certes, mais d'un goût délicieux.

Tout naturellement, plutôt que des roses (qu'il adorait), je décide de lui offrir pour ultime cadeau quelques tomates de son propre potager, que j'ai soigné pendant son hospitalisation. Quotidiennement, je lui rendais compte de mon jardinage, lui promettais pour son retour des légumes en pleine forme. Par un caprice de la nature, une courgette s'était distinguée des autres, en prenant la forme d'une pomme, je la lui avais portée.

J'ai donc choisi trois tomates. Ces trois tomates, à peine rouges, arrivées à maturité sans engrais d'aucune sorte,

pas même une cuillerée du, paraît-il, bénéfique crottin de cheval, mais juste avec les bienfaits du soleil et mes soins attentifs resteront le symbole de ma faiblesse. En quelque sorte on peut dire que toutes mes salades et ratatouilles à venir auront un goût amer.

Car mon initiative de poser sur la tombe de mon père une corbeille de tomates n'obtint pas, à ma grande et naïve stupéfaction, l'approbation de ma mère, qui s'inquiétait du regard des autres. Qu'allaient penser, les amis, les voisins ? Quoi ! ? Des tomates ? Et mon père, si discret, apprécierait-il cet hommage farfelu ?

— Tu as déjà vu ça, toi ? Tu peux inspecter toutes les pierres tombales du cimetière, tu ne verras que des fleurs. Je t'interdis, tu m'entends, je t'interdis de faire une chose pareille ! Papa ne serait pas content, lui qui avait horreur de se faire remarquer ! Et je connais les gens d'ici...

Moi aussi je les connais et bien sûr il y aurait quelques commentaires dont je me souciais peu tout en les imaginant facilement :

— Décidément, elle est vraiment spéciale cette fille qui met sur la tombe de son père les ingrédients d'une salade !

Mon frère, qui n'en rate pas une, remarque, mal à propos :

— Gainsbourg avait bien des choux sur la sienne !

Je suis agréablement surprise qu'il prenne mon parti, car mon frère est plutôt du genre à fuir les discussions qui risquent de s'envenimer.

Ma mère lève les yeux au ciel et le regarde d'un air affligé :

— Mais qu'est ce que j'ai fait pour mériter des enfants pareils ? Ne soutient pas ta sœur, tu sais qu'elle a des idées farfelues !

Et toi, tu es l'aînée, tu dois donner l'exemple ! Vous voulez me faire mourir moi aussi ? Quel besoin de toujours te singulariser ! Et puis enfin ! Un jour pareil, je t'assure, tu devrais avoir honte ! Tu sais que ton père n'aimait pas se faire remarquer... Mais toi, tu es bien telle que ta grand-mère paternelle, jamais en reste pour se distinguer !

Ah ma grand-mère paternelle ! Est ce malgré ou à cause d'une telle mère, que mon père n'aimait pas se faire remarquer ? Du vivant de ma grand-mère, nous habitons tous la même maison dont elle occupait le rez de chaussée. Elle communiquait avec nous en tapant sur les radiateurs, s'évitant ainsi de monter un étage. Deux coups à la tombée du jour signifiaient à mon père qu'il devait descendre fermer ses volets, deux autres vers vingt deux heures qu'il était temps de sortir le chien. Lorsqu'il y avait urgence, les coups se faisaient plus intempestifs. Telle cette nuit d'orage, où ma grand-mère, paniquée tout comme je le suis par le tonnerre, avait mis le feu à sa lampe de chevet avec une bougie. Incendie qu'elle avait tenté d'éteindre en le piétinant ... pieds nus ! Ma mère raconte volontiers cette anecdote en se tenant les côtes !

Ces échanges me permettaient d'imaginer des histoires à dormir debout, nous étions dans un bateau au milieu de l'océan, et le fantôme d'un mousse tué par des pirates hantait la cale ...

Au souvenir de cette grand-mère sont associés les odeurs des oranges et des boules de chocolat à la crème qu'elle déposait dans nos chaussures le matin de Noël, des pains perdus ou de la tarte au potiron qu'elle nous servait le Jeudi, ce délicieux jour de la semaine sans école, rem-

placé depuis par le Mercredi, quand nous déjeunions chez elle, mon frère et moi, et le parfum de la poudre de riz dont elle se fardait quotidiennement le visage. Je me souviens aussi des chapeaux invraisemblables qu'elle portait, de ses cheveux mauves quand elle surgissait de chez le coiffeur, cramoisie, suante et furibarde, libérée enfin de la torture d'une longue immobilité.

Adolescente, j'ai eu la faveur de ses confidences, elle me racontait volontiers quelques épisodes de sa vie de jeune femme, évoquant ses amoureux, dont aucun apparemment n'avait fait long feu ! Elle riait, au souvenir d'anecdotes cocasses, citait des noms, des prénoms que je ne retenais pas, me décrivait la belle allure de ces soupirants que j'imaginai tous bruns et moustachus, le regard pétillant mais cependant déterminé, en bref, ils avaient tous pour moi le visage de ce grand-père jamais connu, dont le portrait veillait face au lit de ma grand-mère. Oui, elle m'en a dit des choses, cette facétieuse aïeule ! Mais elle a tu celui qui avait compté, celui à cause de qui peut-être, mon père était parti s'engager dans la marine, ce secret de Polichinelle, que j'étais bien la seule à ignorer, m'a été révélé il y a peu !

A sa disparition, deux pièces de la maison se sont vidées atrocement, et les radiateurs devenus muets ont provoqué le naufrage de mon bateau et de son fantôme.

Quelques mois précédant la mort de mon père, je suis allée avec lui, et sur sa demande, dans cette maison, aujourd'hui à l'abandon, dans un quartier à l'abandon, malmené, démolí, parce que lézardé par des galeries minières. Ce quartier, dont un panneau bancal et rouillé annonce encore l'identité, *les georgets*, semble avoir subi une attaque aérienne ou un séisme, il n'est plus que ruines. Les rues sont désertes et grises, tel un décor de cinéma hors tournage. Un rosier têtú soutient les restes d'un mur affaissé et éclabousse le désastre ambiant de grosses ta-

ches rouge vif. Où sont les boutiques, le cinéma, le café avec son jeu de boules ? Envolée la remise au bord de la route, dans laquelle je rangeais mon vélo et où agonisait le vieux Solex de ma mère que je tentais régulièrement et en vain de faire démarrer ? Où sont les gens, tous ceux là qui s'interpellaient, échangeaient des boutures, des recettes, aussi parfois des injures ou des ragots ? Où sont les gens qui étaient la vie ? C'était sinistre évidemment, mais en même temps réconfortant de retrouver cette grande bâtisse avec sa cour plantée d'un tilleul, d'un pommier, de sapins et de lilas, avec en contre bas le jardin, objet de toute ma nostalgie, quand je pense aux étés de mon enfance.

J'ai cherché sans la trouver, la tombe du chien sous les cerisiers, là où j'établissais mes quartiers dès les beaux jours. Comme l'herbe qui m'arrive aujourd'hui aux chevilles, me semblait haute alors ! Je passais le plus clair de mes journées perchée dans un arbre, avalant des kilos de bigarreaux, ou vautrée dans l'herbe, traquant les sauterelles. C'est là, dans ce carré magique, que j'ai inventé mes premières histoires, crée mes premiers personnages, imité et aimé mes premiers héros, Cochise, Antigone, Peter Pan, Rintintin, Claudine, Achille... Là où je croyais que rien ne changerait jamais, qu'il y aurait toujours cette maison, ce jardin, ce puits interdit d'approche, car habité par un monstre friand de chair fraîche, *la mère en gueule*, c'est le nom qu'on lui donnait dans la région. Là où je croyais qu'il y avait l'enfance et rien après, là où j'étais persuadée que ma vie n'irait pas au delà de ce coin de verdure où nulle rivière ne chantait, mais où coulait un bonheur inouï, ce bonheur qu'on ne retrouve jamais une fois qu'on a grandi. Un sapin de Noël rescapé avait pris des proportions énormes, ses racines commençaient à soulever un appentis, ses branches fouettaient les volets clos de ce qui avait été la cuisine de ma grand-mère. Comme il était encore plus taciturne que d'habitude, je n'ai pas osé

demander à mon père si c'était lui qui les avait fermés une dernière fois.

Pressentait-il qu'il faisait là une ultime visite à la maison qui l'avait vu naître ? Si c'est le cas, je suis extrêmement fière qu'il ait choisi de la faire avec moi.

En partant, j'ai mis des pommes de pin dans mes poches et arraché deux pieds de giroflées qui se sont parfaitement acclimatées chez moi.

Il est vrai, que ma grand-mère n'était pas banale. Alertes, bénéficiant d'une santé de fer, et d'une vivacité d'esprit que l'âge n'avait pas entamé, elle voulait la jeunesse autour d'elle, la gaieté. Refusant de vieillir, elle avait stoppé son âge à son soixante dixième anniversaire, ce qui fait qu'elle traitait de vieux des gens parfois plus jeunes qu'elle. Elle ne manquait pas un enterrement, auquel elle se rendait, un de ses fameux chapeaux, en précaire équilibre sur ses cheveux mauves, revenait en rogne contre le curé qui avait trop fait traîner la messe. Mon père la sermonnait, il savait qu'elle avait comme chaque fois bousculé les usages en quittant, peu discrètement, l'église avant tout le monde. Car elle était toujours pressée ma grand-mère, et surtout elle détestait l'inactivité. Je crois aussi qu'elle se sentait mal à l'aise dans les églises, qu'elle devait associer, tout comme je le fais à l'idée de la mort. Quoi de plus normal, pour des gens qui ne fréquentent les églises qu'à l'occasion d'un enterrement ?

Elle m'amusait, m'étonnait, et surtout avec elle il n'y avait aucune contrainte de convenance. C'est à cela qu'elle doit cette réputation de farfelue, c'est à cela aussi que je dois ces mots de ma mère :

— Tu es bien comme ta grand-mère paternelle !

La réponse cinglante est dans ma tête seulement dans ma tête. Je hurle en dedans que la mort de son mari, qui est aussi notre père à mon frère et à moi, ne lui appartient pas, que cette dictature sous couvert de l'horrible chantage du chagrin me donne envie de ficher le camp, m'en aller chez moi retrouver mes chats et si ça me chante, couvrir la tombe récente d'une petite noire et blanche de navets, de poireaux ou de radis sans que quiconque y trouve à redire.